



ERROL FLYNN

moi et Castro

suivi de

**ce qui m'est réellement
arrivé en Espagne**

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



© Les Éditions du Sonneur, 2019, pour la version française

© Errol Flynn

ISBN: 978-2-37385-095-6

Dépôt légal : janvier 2019

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Titres originaux : *Me and Castro*
et *What Really Happened to Me in Spain*

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

ERROL FLYNN

moi et Castro

suivi de

ce qui m'est
réellement arrivé
en Espagne

Traduction de l'anglais (États-Unis) et préface
de Thierry Beauchamp



MOI
ET CASTRO

LA NOUVELLE SELON LAQUELLE je me serais fourvoyé avec les rebelles cubains est largement exagérée.

Quant à la rumeur laissant croire que Batista, en apprenant que j'étais avec Castro, aurait levé les bras au ciel et déclaré : « La comédie est finie, les gars, Flynn est avec lui, foutons le camp », elle est tout aussi farfelue.

Batista aurait soi-disant interprété ma présence aux côtés de Castro comme un signe du changement d'attitude des Américains à l'égard de celui-ci, mais je pense que cela remonte à bien plus loin.

À ce propos, une image ridicule me revient en mémoire : celle de Batista, à qui je rendais visite, nu aux prises avec une serviette de bain

récalcitrante. J'eus un choc. Je m'attendais à voir un dictateur en grand uniforme et bardé de médailles, et il était là, avec sa serviette un peu trop courte dont le nœud n'arrêtait pas de se défaire ; il n'avait alors rien d'un dictateur – et il n'en a toujours pas l'air.

Bien que les caricaturistes et les chroniqueurs se soient livrés à leur cirque habituel à propos de ce qu'ils ont considéré comme une nouvelle bouffonnerie de ma part, j'ai bel et bien été très proche de Fidel Castro durant ces cinq jours passés avec lui et le fait est qu'il m'a dit qu'aucun Américain ne les connaissait mieux que moi, lui et son frère Raúl.

Cela doit être vrai puisque nul autre n'est resté aussi longtemps avec lui. Je l'ai vu par intermittence pendant ces cinq jours, pour de longues conversations, des trajets en jeep, une opération militaire, et nous avons même discuté des points communs entre l'art oratoire et le jeu dramatique.

– Comment dois-je vous appeler : *Comandante? Señor Castro?* lui demandai-je lors de notre première rencontre, le 27 décembre, dans son quartier général installé dans un moulin à sucre au cœur de la province d'Oriente.

– Fais comme tout le monde, répondit-il. Appelle-moi Fidele.

C'est une manière affectueuse de prononcer son prénom, Fidel.

Et dès lors, nous ne nous donnâmes plus que du Fidele et du Errol.

– Écoute, mon pote, dis-je dans mon espagnol limité, ça te dérange si, de temps en temps, je prends une lichette du délicieux vin de ton pays (le rhum) pour rendre un peu plus viable cette situation révolutionnaire ?

Il n'y vit pas d'objection, mais de son côté il détestait l'alcool sous toutes ses formes. Je déduisis de la manière dont il formulait ses objections qu'il essayait de me dire qu'il était allergique aux boissons fermentées.

– J’avais le même problème, répliquai-je, mais grâce à un régime drastique, j’ai réussi à m’en guérir.

Le *Comandante* éclata de rire et je l’achevai en ajoutant que c’était le rebelle en moi qui avait vaincu l’allergie.

Une fois, alors que nous parcourions en jeep rouge la région de Santiago où Fidel menait sa révolte, je lui demandai comment et pourquoi il avait arraché à ses compagnons la promesse de ne plus boire une goutte d’alcool tant que la guerre ne serait pas gagnée.

Ce grand barbu à la peau translucide – pâle, olivâtre, une peau typiquement cubaine – se renfonça dans son siège et répondit en souriant :

– Je connais assez les Cubains pour savoir que s’ils se mettent à boire, ils perdront la discipline et la maîtrise nécessaires à la victoire.

Je finis quand même par trouver un fond de rhum oublié dans une bouteille en plastique

remarquablement déformée, et cela me fut d'un vrai réconfort car ces sorties en voiture sur des routes défoncées m'épuisait. Mon dos est en piteux état – quelques vertèbres mal alignées – et je n'ai aucun goût pour le rodéo.

– Comment fais-tu pour être aussi relax dans ce tape-cul? demandai-je.

Il s'esclaffa puis m'expliqua qu'il sillonnait ces pistes et ces routes de montagne depuis si longtemps qu'il s'y était habitué. Je m'étonnai que Castro s'assît à l'avant, à la place du mort (sa secrétaire, assistante et compagne, Celia Sánchez, occupait le siège central et son chauffeur tenait le volant). Castro ne se souciait-il donc pas de sa sécurité personnelle? Il faisait une cible idéale pour n'importe quel tireur embusqué.

Je posai ma main sur le dos du chauffeur – ce type semblait avoir été trempé dans l'acier, son épaule était aussi dure que du marbre – et je lui dis:

– *Un poco más despacio, viejo.* (Un peu moins vite, vieux.)

Cela faisait quatre ans qu’il baladait Castro et il n’allait sûrement pas ralentir pour un visiteur américain. Ma crainte secrète était probablement de trinquer si quelqu’un s’amusait à faire un carton sur Castro. Deux hommes m’encadraient sur la banquette arrière : leur fusil était armé, le cran de sûreté relevé. En fait, chaque fois que nous étions brusquement stoppés par un fossé, je me demandais si ce n’était pas de ces types dont j’avais le plus à redouter.

Ce fut là l’un des nombreux tours en voiture que je fis en compagnie de Castro dans les patelins récemment libérés.

– Je suis sûr que les habitants vous reconnaîtront, me dit-il gentiment, et ça les réjouira de constater qu’un Américain, qu’ils ont sans doute vu au cinéma, s’intéresse assez à leur cause pour se déplacer jusqu’ici.

– Pari tenu ! dis-je.